

Sommaire

Article de Rossana Rossanda 12 octobre 1995

Dossier L'Humanité Mercredi 4 Octobre 1995

Une opinion : Un intrus dans les cimetières par Manuel Vazquez Montalban

Une critique cinématographique : Où Ken Loach est-il passé? Par MICHEL GUILLOUX

Une opinion : Nos pères n'étaient pas des assassins, José Fort

Une rencontre avec Ken Loach :

«On ne peut pas raconter l'histoire de tout le monde »

Propos recueillis et traduits par MICHELE LEVIEUX

Terra et Libertà, Rossana Rossanda

Et quel sera le bon moment pour les communistes de se réconcilier avec leur histoire, cher Manuel Vazquez Montalban? Tu regrettes que *Land and Freedom* de Ken Loach, comme du temps la guerre froide, soit "exploitable par le front néolibéral". Mais si Loach se trompe, et pour autant que je sache, je ne le pense pas, pourquoi ne pas dire la vérité ? Si Loach confond, pourquoi ne clarifions-nous pas ? Pourquoi à chaque fois est-ce quelqu'un d'autre qui découvre nos blessures, et ensuite pourquoi cela nous brûle-t-il que quelqu'un d'autre les utilise encore ?

Moi aussi, je suis agacé par les larmes vertueuses de la méchanceté stalinienne de la part de gens qui, à l'époque, auraient confié le problème du POUM à la police. Mais je m'en fiche un peu. C'est un morceau de notre histoire, et nous avons la particularité de ne pas l'examiner quand nous sommes en guerre, et de l'archiver quand la guerre est finie. Fini: chaque jour nous sommes plus à l'étroit, ils nous ont exclus de la politique, ils exorcisent les anciens jeunes qui regrettaient de ne jamais nous avoir rencontrés, et les très jeunes, qui n'ont même pas eu le temps de nous rencontrer, ne nous comprennent pas. Rien ne me fait sortir de ma tête que si nous sommes aussi faibles c'est à cause de nos silences.

Non - pardonne-moi – je ne parle pas des infamies des révolutions en général, que nous déprécions au contraire parfois, mais sur les raisons pour lesquelles les infamies commises de notre côté, n'auraient pas été infâmes. Par des camarades qui, pour eux-mêmes et pour leur propre profit, n'auraient fait de mal à personne. Je ne crois pas au fait que les révolutions mangent leurs propres enfants, après avoir dévoré ceux des autres. Je veux savoir comment cela se produit. Je ne crois pas à ceux qui me chuchotent : inutile de prétendre changer, parce que proposer seulement une intervention implique une volonté de manipuler et de dominer, comme si ce n'était pas, en acte, un processus dévastateur d'aliénation, dont on n'a pas besoin d'être Lénine, pour s'en alarmer, il suffit d'être Dahrendorf. Pourquoi notre projet est-il rejeté ? Je veux le comprendre, et pas à pas, concrètement, dans telle ou telle circonstance, pour au moins garder ma tête hors du courant qui semble nous tirer.

Non pas que ce soit facile. J'ai été frappé par le fait qu'une autre voix espagnole s'est également élevée contre le film de Loach, celui de Pere Vilanova, un ami éloigné aujourd'hui, qui écrit avec émotion dans "Micromega"¹ comment il est allé à contrecœur voir le film et l'a ensuite vu avec inconfort et opposition. Nous savions déjà tout, dit-il, c'est de l'archéologie. Mais quand un archéologue est-il déjà troublé par une exposition de musée ? Qu'est-ce qui ressort si vivement de ce film pour qu'il n'arrête pas de faire saigner ?

Pourquoi - écrit-il - il diabolise les communistes, pourquoi - écrit Vilanova - est-ce manichéen ? Je ne pense pas que ce soit un film biaisé. Particulier oui, mais pas mystifiant. Quiconque aurait voulu seulement nous frapper se serait limité à écrire sur la fin d'Andres Nin, ce qui permettrait, je crois, de superbes effets cinématographiques. Mais il n'y a pas une telle facilité dans *Terre et liberté*. Ce n'est pas ce qui ne va pas, mais ce qui est juste dans ce film qui nous hante.

Je pense à moi-même. La guerre d'Espagne - la seule révolution européenne depuis 1917 - fait irruption dans mon éducation de jeune fille. Ce choc, ce sang, et, martelée par la radio fasciste cette ruine, il a formé ma tête et celle d'autres. J'étais parmi ceux qui avaient un peu moins ou un peu plus de vingt ans à la fin de la guerre mondiale et je pensais aussi à cette guerre à travers les termes mis en évidence par l'Espagne de 1936-39. Hobsbawm a raison: c'était le tableau de la première moitié du siècle, et en Espagne, il a son prologue tragique. Nous le savons, mais jusqu'où ?

Quand j'ai été envoyé en Espagne en 1962, pour tenter de lier les anti-franquistes autour d'une première rencontre européenne, j'ai trouvé partout, sauf au Pays basque, les communistes et pour le reste des fragments de blocs, et personne ne parlait à personne. Cela me semblait un pays encore abasourdi. Or tant d'années avaient passé. Trente, depuis ce mois de mai 1932², lorsque les communistes ont tiré sur les communistes de Barcelone. Quand j'ai demandé à rencontrer quelqu'un de la CNT, ils m'ont dit: "Mais ils ne nous parlent pas." Je trouvai tout de même un fil et me rendis à un étrange rendez-vous où trois hommes fatigués, sérieux, pauvres, attentifs m'attendaient. Quelque chose - je vous l'ai déjà dit une fois - m'empêcha de me présenter, comme je l'ai fait avec les autres, une femme vaguement démocrate. J'ai prononcé la chanson à thème rassurant - je préparais une convention antifasciste à large assise-, pour laquelle je me proposais d'agir, mais j'ai ajouté: "Mais je suis au Comité central du Parti communiste italien" puis l'un d'eux m'a demandé, sans insistance: "Togliatti et Longo sont-ils toujours chefs de votre parti?". "Oui, Togliatti est secrétaire et Longo est secrétaire adjoint." Il resta silencieux un moment puis, toujours avec simplicité, dit: "Nous n'avons pas un bon souvenir de Luigi Longo." Et puis: "Mais nous sommes tous détruits, et depuis tant d'années, qu'il faut tout de même se parler à nouveau."

1 Une revue italienne.

2 Il y a bien écrit 1932, je pense qu'il y a erreur c'est 1917

Et nous avons discuté, et quand je suis parti quelques heures plus tard, l'un d'eux a posé sa main sur la mienne, par gentillesse et réconfort, et comment pensez-vous que nous nous sentions tous les quatre, cher Montalban? Ils avaient alors entre cinquante et soixante ans, peut-être avaient-ils tiré à Barcelone en mai 1937. A présent peut-être ne vivent-ils plus, et la terre leur est légère. Mais je vis toujours. Nous sommes le lien de ces histoires, comme Loach l'était pour les Britanniques qui sont allés mourir en Catalogne. Le sien avec le POUM, le mien avec les Brigades internationales. Je pense qu'il faut en parler.

La plupart des téléspectateurs italiens ne savent pas, je crois, que le titre du film était le nom d'un journal anarchiste du début du siècle. Ni qu'en Espagne, le mouvement ouvrier est né anarchiste et est resté marqué par l'anarchisme comme dans aucun autre pays. À tel point que le POUM (Partido Obrero Marxista Unificado), scission du Parti communiste espagnol, lui-même minoritaire jusqu'aux années 1930, après la rupture entre Trotsky et Staline, était un mélange irremplaçable de communisme et d'anarchisme. Trotsky se serait-il jamais enclin à la spontanéité? Ce que le film reconstruit, c'est l'antinomie dramatique des mouvements révolutionnaires ouvriers et non ouvriers, entre libertarisme et organisation, démocratie directe et question de stratégie. C'est un problème historique / politique, et non moral, que la révolution espagnole nous a renvoyé comme nul autre. N'est-ce pas la vérité que dit le film ? Cette révolution est toujours immature mais tout le monde perd quand son immaturité, plutôt qu'hégémolisée, est écrasée ? N'est-ce pas "le" problème du mouvement ouvrier, et du parti, et du syndicat, et après 1917 aussi du socialisme en tant qu'Etat ?

Land and Freedom nous en parle. Les poumistes sont généreux et myopes, le fusil explose dans tous les sens dans leurs mains. Les communistes mesurent la réalité, de la discussion sur l'organisation de la terre, à celle sur les armes. Qui pouvait affronter le coup d'État de 1936 sans armes? Les franquistes les ont reçus dans des wagons d'Hitler et de Mussolini, les démocraties se sont tenues à la non-intervention. L'URSS l'a brisé, mais avec peur. Elle craignait l'isolement, elle craignait l'Allemagne et non sans raison. Malgré la tentative de reporter le choc avec le sinistre pacte, les Allemands sont arrivés quelques années plus tard aux portes de Moscou. Alors quand Moscou envoie des armes et des moyens, elle envoie aussi des commissaires politiques pour vérifier qu'une révolution, si elle réussissait, ne romprait pas un équilibre dans lequel non seulement l'URSS était impliquée mais avec elle l'Europe, Troisième Reich ou pas. N'était-ce pas un problème ? Il l'était.

C'était l'histoire du front anti-franquiste / non-front en Espagne, mais aussi au sein des brigades internationales, authentiquement unies et divisées entre soviétiques, communistes, antifascistes. Tous combattants et tous coincés. Les anarchistes et le POUM surtout. Non seulement pour des raisons internationales, car après tout, une révolution aurait été problématique. À ce stade, même en Espagne, ce n'était pas possible. Trotsky ne le pense pas non plus. Pourtant, en

1936, il était également en retard pour l'antifascisme³. Les communistes ont grandi, ils étaient les plus forts, ils sont morts et ils ont tué ceux qui n'étaient pas à gauche avec eux. Nous nous retirons devant l'image de l'officier qui ordonne au POUM de déposer les armes et de les laisser tirer, uniforme impeccable et visage féroce. Mais n'écrivons pas, s'il vous plaît, Montalban, que c'étaient les forces «républicaines». Aucun d'eux n'était aussi résolument opposé au POUM que les communistes qui, sur les traces de l'Internationale communiste, l'accusaient même d'être complice avec la phalange. Orlov n'était-il pas derrière cet officier? Bien sûr, il y en avait. Et où étaient Togliatti, Longo et Di Vittorio, mes compagnons? Là, ils étaient là. Et moi et toi, où aurions-nous été?

Ce sont les raisons du film, pas les limites ou les torts qui nous dérangent. Des Russes ont été tués à Moscou en 1949, non pas pour leurs péchés mais parce qu'ils avaient combattu pour la cause espagnole. Mais cela fait partie des mécanismes d'un pouvoir totalitaire. La tragédie de Barcelone n'en fait pas partie. Une partie de cela est l'antinomie entre l'immédiateté révolutionnaire et sa déclinaison dans l'ambiguïté et la complexité de l'histoire.

Nous traînons ce dilemme comme une faiblesse des non-communistes et un vice non résolu des communistes. Staline était contre le POUM, et le POUM avait tort, mais il était aussi contre la longue marche de Mao, qui avait raison. Le PCUS n'aimait pas Castro, quand il avait le plus raison. Et le PCE, tant que Franco a tenu bon, n'a jamais cessé de se battre et de payer - un communiste de nouveau garroté en 1968 - mais dès qu'il a été légalisé, il a essayé la politique la plus modérée possible. En 1976, à Getafe, j'entendis Carrillo proposer la monarchie à une base étonnée, puis au Rayo Vallecano, Felipe agita le drapeau de la république. Nous savons ce que Felipe en a fait plus tard, mais entre-temps, le PCE avait entaillé la chair des survivants et il aurait perdu de toute façon.

Et en Italie ? Au même moment Berlinguer, qui était un honnête homme, s'est allié à l'État chrétien-démocrate - celui maintenant en morceaux, mais par la droite - effrayé par un mouvement qui déséquilibrait la société de gauche, et il a sauvé un ordre si pourri qu'il s'effondra plus tard par la droite. Il y a des camarades, même pas du tout des Brigades, qui reconnaissent quelque chose d'eux-mêmes dans les images du POUM désarmé par les Républicains. Eux aussi avaient les communistes sur eux.

Ce nœud des années 1920 et 1930 n'est toujours pas résolu. Je n'ai pas la solution. Mais ne nions pas son existence, quand quelqu'un y fait face, comme *Terre et liberté*.

13 octobre 1995

³ En effet, il a cru que l'antifascisme de la IIe Internationale après 1935, était seulement tactique.

Un intrus dans les cimetières

Manuel Vazquez Montalban

EN mai 1937, à Barcelone principalement mais aussi en d'autres lieux de Catalogne, se produisirent des heurts armés entre les milices du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste), alliées aux anarchistes de la CNT-FAI (Confédération nationale du travail - Fédération anarchiste ibérique), et les autres forces armées et politiques républicaines qui combattaient le général Franco. En toile de fond de cet affrontement, qui affaiblira la capacité de résistance et d'offensive de la République espagnole, était sous-jacente la prépondérance acquise par les forces républicaines modérées et le Parti communiste (en Catalogne, le PSUC) face à l'avant-gardisme révolutionnaire du POUM et des anarchistes. L'ensemble des forces républicaines voulait gagner la guerre et restaurer la démocratie formelle, le Parti communiste espagnol estimant que priorité devait être donnée à la victoire sur le franquisme, antérieurement à la révolution. En revanche, anarchistes et «poumistes» s'efforçaient de maintenir les milices populaires et d'initier un processus de collectivisation impliquant une «République des travailleurs». Cette alternative maximaliste n'était d'ailleurs pas uniforme: le POUM était radicalement marxiste-léniniste et la CNT-FAI anarchiste.

LE gouvernement de la République, dont les communistes constituaient la force fondamentale, écrasa cette opposition. Dès lors, des mesures furent logiquement prises, telle l'incorporation des milices populaires armées dans l'armée régulière républicaine et d'autres qui mériteraient une place dans l'Histoire de l'infamie révolutionnaire. A Moscou, on profita de cet affrontement pour «liquider» le trotskisme aussi en Espagne, qui, selon l'avis des agents soviétiques, était représenté par le POUM. Rien n'était moins certain que la collusion du POUM avec Trotski, bien qu'à l'origine il y ait eu une certaine entente avec les dirigeants catalans Andreu Nin et Joaquin Maurin. La rupture avec l'Internationale trotskiste se produisit vers le milieu des années trente, bien avant le déclenchement de la guerre civile. Mais impliquer le POUM dans la conspiration nazi-trotskiste correspondait à cette tactique d'intoxication du stalinisme et des procès de Moscou. Autant les anarchistes catalans impliqués dans les événements de mai n'eurent à souffrir que d'une légère répression, autant ceux du POUM furent emprisonnés, et certains l'étaient encore lorsque Franco entra en Catalogne à la fin de 1938. Le leader Andreu Nin «disparut». L'ouverture des archives du KGB a permis de vérifier qu'il mourut torturé par les agents de la police politique soviétique en exercice en Espagne.

EN réalisant «Terre et Liberté», Ken Loach s'est penché sur l'histoire des événements de mai 1937, influencé par les souvenirs d'un compatriote qui avait combattu dans les Brigades internationales et observé, au premier plan, cette lutte pour l'hégémonie qui se transforma finalement en un règlement de comptes entre communistes : ceux du POUM et ceux du PSUC. George Orwell, dans «Hommage à la Catalogne» évoquait cet affrontement d'un point de vue partisan, celui du POUM, les perdants dans le camp des perdants. Il est totalement

dépassé aujourd'hui (et ce serait une véritable uchronie) de se demander si la priorité était de gagner la guerre civile ou de faire la révolution. Mais il est nécessaire que la mémoire historique des communistes de la IIIe Internationale assume la monstruosité de l'affaire Nin et la répression globale contre le POUM. Si le film de Ken Loach avait bénéficié des conseils d'historiens spécialisés, il n'eût pas été aussi manichéen. Les communistes du PSUC avaient leur logique révolutionnaire, tout comme l'avaient ceux du POUM, et, dans cette circonstance précise d'affrontement, ils communiaient vers de semblables idées sur la nécessité de la violence et de la terreur révolutionnaire. Nul ne peut tirer le portrait d'une de ces factions comme intrinsèquement violente et totalitaire et l'autre humble (pauvre / séraphique) et innocente aux mains de la barbarie communiste. Une chose était de dénoncer la défaite de la raison émancipatrice que représenta le cas de Nin et l'aliénation majoritaire durant deux décennies des suiveurs du stalinisme, une autre était de diaboliser un secteur communiste qui joua un grand rôle dans le combat contre le franquisme pendant et après la guerre.

LE raccourci inévitable dans toute synthèse cinématographique conduit à ces falsifications de la vérité historique, qui reviennent à accuser les communistes de la IIIe Internationale d'avoir liquidé les milices populaires, alors que ce fut une décision du gouvernement républicain, dans lequel participaient aussi les socialistes et les représentants de la petite-bourgeoise progressiste. De la sorte, on fait porter exclusivement la responsabilité de l'anéantissement du POUM et des anarchistes aux seuls communistes, alors qu'elle est imputable au gouvernement républicain dans son entier. Le spectateur assiste donc à une confusion historique notable, ne pouvant distinguer parmi les «bons» - qui étaient les socialistes scientifiques (le POUM) et les communistes utopiques (les anarchistes) -, en revanche, il distinguera très distinctement qui étaient les «méchants», les communistes du PSUC téléguidés par Moscou. Quelques nuances auraient permis d'effectuer une critique nécessaire des conduites aliénantes du militantisme stalinien, sans pour autant donner au film un caractère de propagande anticommuniste comme au temps de la guerre froide. Il n'en reste pas moins que les critiques sur les glissements «historicistes» de Ken Loach ne doivent pas occulter le coupable mutisme autocritique des partis communistes staliniens sur le mai catalan de 1937. Près de soixante ans après, ce beau film prend figure d'analyse d'une querelle de doctrine de l'ère quaternaire. Cela peut servir au mieux le front idéologique néo-libéral, qui soutient cyniquement l'inutilité de toute révolution «parce qu'elle dévore ses fils». D'autant que ce qui n'est pas clair dans le film - au demeurant d'une grande qualité d'écriture -, c'est que victimes et bourreaux étaient alors communistes. Radicalement. Nécessairement. Avec intransigeance.

Où Ken Loach est-il passé? LAND AND FREEDOM De Ken Loach

D'emblée, comment ne pas évoquer le malaise qui vous saisit à l'issue de la projection de «Land and Freedom» (terre et liberté), parce qu'il demeure au

moment d'écrire ces lignes? Ken Loach, un prénom, un nom devenus synonymes d'un regard des plus humains, sur les réalités sociales de son temps, de son pays. De «Kes», «Family Life» jusqu'à «Raining Stones» et «Ladybird, Ladybird», le réalisateur britannique a plongé sa caméra chez les plus humbles, sans misérabilisme ni mépris. Chacun de ses films, réalisés avec peu de moyens, dresse autant de constats implacables mêlant point de vue critique et humour.

«Land and Freedom» est un film épistolaire. Au tout début du film, la caméra de Ken Loach nous plonge dans un de ces immeubles d'une ville ouvrière anglaise, aux murs couverts de graffitis néofascistes et antiracistes. La bête immonde est toujours là. Une ambulance vient chercher un grand-père qui se meurt. Il décède dans l'ambulance. Terrain connu. Sa petite-fille trie ses papiers et découvre qu'il fut un combattant de la guerre d'Espagne. Là commence le générique et le film lui-même, sous-titré fort à propos «Une histoire de la révolution espagnole». «Une histoire»... La suite est l'image que s'en fait cette jeune fille, apparaissant régulièrement à l'écran une lettre ou une coupure de presse à la main.

Sur cette trame contemporaine se plaquent les scènes de ce moment de la vie de David Carr (Ian Hart), jeune membre du PC britannique qui décide d'aller défendre la République espagnole. Il se retrouve enrôlé dans un groupe d'une dizaine de miliciens du Parti ouvrier d'unification marxiste, le POUM, dont les 3.000 militants sont pour la plupart implantés en Catalogne et en Aragon - où se déroule l'action du film. Là entre autres, il rencontre Blanca (Rosana Pastor), dont il tombe amoureux. Ils vont s'aimer. Elle va mourir assassinée par les communistes, «staliniens», «assassins». David aura déchiré sa carte quand il aura compris ce qui se passe. Voilà pour l'histoire, «une histoire...».

Que le réalisateur ait choisi de placer sa caméra parmi les «poumistes» plutôt que du côté d'autres forces républicaines, communistes, anarchistes, socialistes ou autres, est bien sûr son droit le plus strict de créateur. Cela nous vaut un fort et long échange, dans un village entre des villageois et les différents membres de la milice sur le thème de la collectivisation immédiate des terres. Mais le film ne montre l'ennemi franquiste qu'au travers, bref, d'un curé et d'un officier empli de morgue, et sa force, que par une courte vue d'une coupure de presse évoquant Guernica. Mais le film ne montre que quelques rares courses de tranchées et escarmouches quand l'action est censée se passer sur un des fronts les plus vifs de la guerre d'Espagne (batailles de Teruel et de l'Ebre). Pour le moins, faible, quant à la bête immonde qui se faisait les dents. Dès lors comment le point de vue adopté ne peut-il ne pas tordre la réalité - dans toutes ses dimensions - de l'époque ? Du parcours de David Carr, on ne peut que retenir qu'en définitive les volontaires des Brigades internationales n'ont été utiles qu'à la répression d'une révolution imminente que Staline avait intérêt à mater. Est-ce cela démontrer comment les «forces de gauche» gâchent «à chaque fois» les occasions qui se présentent à elles de peser sur le cours des choses ? Comment ne pas être consterné -litote- par le traitement mélodramatique des personnages et de la mise en scène - jusque dans la lumière, toujours matinale, douce, baignant l'ensemble d'un ton des plus romantiques ? Disparue la densité de chair des personnages que Ken Loach a eu l'habitude de nous offrir. Ne restent que de

beaux jeunes gens enflammés, futures victimes sacrifiées sur l'autel des calculs géostratégiques. La spontanéité révolutionnaire assassinée par l'embrigadement stalinien... quitte à reprendre la vision orwellienne, on eût préféré l'Orwell de «1984» ou de «la Ferme des animaux». MICHEL GUILLOUX

Opinion

Nos pères n'étaient pas des assassins

LA guerre d'Espagne ne pourra jamais se résumer en un simple affrontement entre une poignée d'illuminés et une bande d'assassins au service de Staline. Les 35.000 brigadistes (environ 8.000 Français, parmi lesquels 6.000 reposent à jamais en terre espagnole, actuellement 80 survivants) sont partis se battre alors que leurs gouvernements refusaient d'aider la jeune République espagnole. C'est ainsi que le gouvernement Blum, reniant l'accord signé en 1935 entre la France et l'Espagne prévoyant la fourniture d'armes à la République espagnole, s'engagea dans la politique de «non-intervention». Les brigadistes avaient un seul idéal : celui de la liberté. Ils ont mené, comme le déclarait Robert Hue l'an dernier, « un combat précurseur contre la peste brune ».

Ernest Hemingway écrivait que la seule guerre «juste» était la guerre d'Espagne. D'autres, aujourd'hui, affirment le contraire. Ils alimentent ainsi une campagne visant à réduire l'Europe en un continent sans mémoire dans une reconstitution historique tronquée.

Je ne suis pas, nous ne sommes pas des enfants d'assassins, de mercenaires, de mafieux chargés de régler des comptes, d'une soldatesque dont la mission aurait consisté à appliquer les directives de Staline. Nous sommes les fils et les filles de brigadistes, communistes ou non, qui avaient compris, avant l'heure, qu'en allant combattre le putsch de Franco, ils se levaient contre le déferlement fasciste en préparation (1).

Ces hommes et ces femmes ne se sont mis au service d'aucun parti, d'aucune faction. Ils allaient défendre la République espagnole légalement élue contre le soulèvement d'un général félon soutenu par Hitler et Mussolini. Les brigadistes ont été et sont toujours — jusqu'à quand ? — des parias. En Union soviétique et dans les pays de l'Est européen, ils ont été soupçonnés, écartés, parfois fusillés ou relégués au goulag. Aux Etats-Unis, ils ont été victimes du maccarthysme. En France on les a emprisonnés; persécutés, avant que les Rol Tanguy, les Fabien, Rebière et bien d'autres ne prennent la direction de la lutte contre l'occupant nazi.

La guerre d'Espagne fut un laboratoire de la Résistance pour des hommes et des femmes comme Lise et Arthur London, le général Joukov ou encore Luigi Longo. Ce fut aussi un moyen pour les hitlériens d'expérimenter, comme à Guernica, leur stratégie de terreur par l'utilisation des bombardements massifs sur les populations civiles.

Lorsque nos pères marchèrent au combat, ils ne se préoccupaient pas des luttes internes — féroces parfois — propres à la gauche espagnole. Ils quittaient tout, leur famille, leur situation, leur confort. Ils n'avaient que faire des possibles trahisons, des luttes de pouvoir et des injustices. Ils n'avaient qu'un seul objectif : combattre le fascisme.

Des milliers de brigadistes ont été tués une première fois par les franquistes et leurs alliés mussoliniens, hitlériens et fascistes français. Une seconde fois par Vichy et Berlin. Une troisième par Staline et ses acolytes. Puis ils ont été marginalisés voire oubliés par l'indifférence des pouvoirs publics occidentaux leur refusant notamment la qualité d'ancien combattant; par l'exclusion dont ils firent souvent l'objet, car remettant trop de choses en question.

Les brigadistes devront supporter jusque dans leurs tombes la calomnie? Peut-être rêvaient-ils avant l'heure d'un autre monde, refusaient-ils la vérité assenée à coups de slogans? Ils étaient déjà à l'époque des «gêneurs ». Ils restent des héros. L'Histoire, la vraie, tranchera.

JOSE FORT

(1) Une association des enfants, des amis des Brigades internationales des combattants républicains en Espagne se constitue à Paris. Parmi les membres, deux députés communistes fils d'anciens brigadistes, François Asensi et Jean-Claude Lefort, poursuivent l'action afin d'obtenir du gouvernement français le titre d'«anciens combattant» pour les survivants des Brigades internationales. L'association se propose de préparer la célébration du 60e anniversaire des Brigades au cours de l'automne 1996.

Ken Loach : on ne peut pas raconter l'histoire de tout le monde »

Propos recueillis et traduits par MICHELE LEVIEUX

LAND AND FREE DOM », le dernier film de Ken Loach, présenté en compétition au Festival de Cannes cette année, comporte un sous-titre qui donne le ton : «Une histoire de la révolution espagnole». Pas question d'évoquer ce que fut la guerre d'Espagne mais seulement d'aborder les quelques mois de la période révolutionnaire, sur le front d'Aragon et en Catalogne. Dans leurs déclarations, Ken Loach et son scénariste, Jim Allen, sont déterminés : «La révolution, en tant que partie de l'histoire de la guerre civile, a souvent été délaissée, c'est pourtant cet aspect dont nous avons besoin de nous souvenir le plus.» Comme à son habitude, Ken Loach cherche à délivrer un message de la façon la plus émotionnelle et la plus compatissante qui soit, « à travers, dit-il, des expériences humaines et des sentiments individuels ». C'est ainsi qu'il a travaillé avec ses acteurs, de nationalités diverses, les encourageant à improviser jusque dans les dialogues, une solidarité qu'il leur a insufflée. Il les fait jouer suivant la chronologie, «sans connaissance de l'intrigue, leur donnant le scénario au jour le jour», l'impact en étant plus émotionnel. Ainsi que le soulignait Jean-Pierre Léonardini dans « l'Humanité » (23 mai dernier), lors de la présentation du film à Cannes : « Ayant choisi son camp, Ken Loach lui prête toutes les vertus. Du coup, on ne sent pas la pression de l'ennemi véritable et terrible, allié aux nazis et à Mussolini.» Nous avons rencontré Ken Loach à Cannes à cette occasion.

Vous donnez dans votre film une vision partisane de l'Histoire, pourrait-on dire que votre héros a les mêmes opinions que le George Orwell d'«Hommage à la Catalogne» (1)?

Les événements décrits dans mon film sont les mêmes que dans le livre d'Orwell, mais le personnage est très différent. Car nous voulions un ouvrier, pas un héros qui soit intellectuel et bourgeois. Je voulais un homme du peuple, car, si George Orwell est un grand écrivain, un héros pour moi, cette guerre est essentielle avant tout pour la classe ouvrière. Si l'on retrouve l'esprit d'Orwell dans le film, c'est parce qu'il est chez les Espagnols et chez les comédiens qui ont fait le film. Ce n'est pas moi qui le leur ai donné mais quelque chose que les hommes ont apporté. Ce n'est pas une théorie mais une sorte de comportement naturel et humain dans l'Histoire.

Mais vous avez pris le parti de nous projeter, nous spectateurs, dans une communauté du POUM, ce sont bien les héros que vous avez choisis?

Cela ne signifie pas que j'ai pris parti. Nous avons essayé de traiter tous les faits et de proposer toutes les discussions possibles, sinon ce ne serait pas honnête.

Vous ne montrez pas l'action des Brigades internationales ?

Parce que l'histoire que je raconte est finie à ce moment-là. Quand les communistes tuent Nin, les marxistes et les anarchistes, c'est la fin de la guerre pour eux. J'ai un ami, Stafford -Cottman (2), qui est cité dans le livre d'Orwell — il habite près de chez moi, c'est une coïncidence — qui m'a raconté comment il est parti pour l'Espagne combattre le fascisme et combattre aux côtés de l'Espagne républicaine. C'était un jeune homme de 18 ans absolument idéaliste. Mais il n'a pas pu combattre jusqu'à la fin. Beaucoup de gens allaient se battre contre le fascisme, on ne peut pas raconter l'histoire de tout monde.

Votre film, par sa construction s'adresse aux jeunes. Connaissent-ils à votre avis, tout les tenants et aboutissant de l'Histoire ?

Mais n'est-ce pas le cœur de la guerre d'Espagne, cette révolution ? Après ce ne sont que des luttes de partis. Je parle du tout début de la guerre, c'est une petite partie de l'Histoire, néanmoins importante. En fait, le personnage principal dit à un moment dans le film — quand il se trouve à Barcelone pendant les journées de mai 1937 — qu'il ne pourrait pas mieux combattre le fascisme que dans les Brigades internationales. Beaucoup de gens étaient contre le fascisme, mais ce qui m'importe dans le film, c'est de montrer que la direction politique républicaine ne prend pas de décisions démocratiques, qu'elles viennent directement de Moscou, de Staline. C'est de montrer que, lorsque des gens qui ont été exploités toute leur vie prennent leur destin en main, se battent pour eux-mêmes, pour leur terre, discutent de façon démocratique et votent pour la première fois, participent à la vie sociale, c'est un moment historique. Le problème n'est pas de voter Jospin, Chirac ou Major. Honnêtement, on doit se situer bien au-delà. Nous devons nous concentrer sur les intérêts du peuple, qui

ne sont servis ni par les sociaux-démocrates ni par les conservateurs. Que ce soit en Angleterre ou ailleurs, ils ne servent qu'eux-mêmes. Maintenant il faut partir de ce que réclame la classe ouvrière, organiser les travailleurs contre le chômage, être contre cette compétition des travailleurs d'un pays avec ceux d'un autre, faire en sorte qu'ils se syndicalisent, reconnaître la lutte des classes.

Pourquoi n'évoquez-vous jamais l'idée de gagner la guerre contre le fascisme ensemble?

Mais pourquoi cette majorité que représentait le POUM en Catalogne a été subvertie par les communistes. Pourquoi ont-ils traité le POUM de parti fasciste? Pourquoi ont-ils assassiné leur chef?

Pensez-vous avoir répondu à toutes ces questions?

J'ai seulement voulu parler d'un conflit international qui a été à l'origine d'une immense solidarité de la classe ouvrière à travers le monde.

Propos recueillis et traduits par MICHELE LEVIEUX

(1) » Hommage à la Catalogne », de George Orwell, aux éditions Champ libre — Paris — janvier 1984. Edité pour la première fois à Londres en 1938.

(2) William et Stafford Cottman étaient des compatriotes de George Orwell et ses compagnons au sein du POUM.